Influence civilisatrice des missionnaires : (fin)

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **2 (1880)**

Heft 5

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-131582

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Nyassa?), chargés de nouer des relations avec la France. Un des membres de l'ambassade, M. Hanyoux, qui a fait dans ce pays une fortune considérable et qui y occupe les fonctions de ministre des affaires étrangères, est Français et c'est lui qui conduira les négociations diplomatiques avec la France.

Savorgnan de Brazza a fondé la première station occidentale du Comité français à Nghimi, sur la route qui va de Mascingo à Levoumbo, en un lieu élevé et salubre.

Les deux navires *Libéria* et *Monrovia,* construits spécialement en vue du transport des passagers pour l'Afrique occidentale, ont amené à Libéria de nombreux nègres de New-Berne, du Texas et surtout de l'Arkansas; un assez grand nombre sont fermiers, d'autres ferblantiers, maçons ; il y a aussi deux instituteurs et deux prédicateurs. Ils s'établiront à Breverville, près de la rivière St-Paul.

M. Olivier-Pastré vient de rentrer en France après avoir accompli son voyage vers le Haut-Niger. Parti du Boullom à la fin de janvier, il a parcouru les provinces du Fouta-Djallon, et a pu atteindre le poste français de Boki, d'où partit René Caillé pour son voyage à Tombouctou.

Un câble télégraphique sous-marin sera posé entre Ténériffe et Cadix, touchant Grande Canarie, Las Palmas et Lanzarote.

L'empereur du Maroc a réprimé l'insurrection de la Kabylie, et a fait à son retour à Fez une entrée triomphale.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

(Fin.)

Après avoir exposé, dans nos précédents numéros, les travaux des missionnaires dans l'Afrique australe et dans la Guinée septentrionale, il nous reste à parler de ceux qu'ils accomplissent sur les deux côtes de l'Afrique équatoriale et à Madagascar; là aussi nous avons à enregistrer des succès encourageants.

Au Gabon, la mission des Presbytériens d'Amérique à Libreville, et celle des catholiques français de Sainte-Marie, appartiennent, d'après le témoignage du voyageur Hubbe Schleiden *(Ethiopien)*, « à ce que l'on peut voir de plus important en fait de civilisation moderne. » Les missionnaires américains ont mis par écrit les deux langues des Bengas et des Mpongoués, dans lesquelles ils ont publié des grammaires, des dictionnaires et d'autres ouvrages pour l'enseignement. « On trouverait, » dit-il, « chez les Gabonais relativement moins d'hommes ne sachant ni lire ni écrire dans une langue européenne, qu'à Londres de gens parlant correctement leur langue maternelle, à plus forte raison pouvant la lire et l'écrire. Un observateur impartial ne peut que se réjouir de voir gran-

dir la culture intellectuelle des jeunes gens de ces tribus. D'ailleurs, les missionnaires américains n'ont pas cultivé seulement leur intelligence : ¡ls leur ont encore enseigné l'industrie européenne, leur ouvrant ainsi la voie à un travail indépendant. » De leur côté les missionnaires de Sainte-Marie ont profité des aptitudes agricoles des Pahouins, au milieu desquels ils travaillent, pour créer de grandes plantations de cocotiers ; avant leur arrivée dans le pays, il n'y en avait pas un seul, aujourd'hui il y en a plus de 60,000 pieds, et en outre des caféiers, des arbres à pain, des manguiers, des cacaoyers, des bananiers, etc., arbres qui donnent continuellement des fruits.

Nous voudrions pouvoir citer aussi de bons résultats des missions romaines dans les territoires portugais du Congo et de l'Angola. Mais nous l'avons déjà dit : la traite pratiquée si longtemps par les Portugais en a fait disparaître le christianisme après le départ des missionnaires. Sans doute le Congo n'est plus une forêt vierge ; il est cultivé, fertile ; on y trouve beaucoup de ruines d'églises, des gens qui savent lire et écrire, mais le pays est païen ; l'usage de quelques articles de commerce, et le penchant à boire de l'eau-de-vie sont à peu près les seules traces de civilisation européenne qu'on y rencontre. Au moins sommes-nous heureux de pouvoir rapporter, d'après le Dr Soyaux, le fait d'un prêtre de la plantation de Bon Jésus dans l'Angola, « encourageant par ses paroles et par son exemple les travailleurs encore esclaves, se rendant chaque jour aux champs, souvent à un kilomètre et demi de distance pour diriger, surveiller les travailleurs, et partout où cela était nécessaire, mettre lui-même la main à l'œuvre. Pendant la sieste de trois heures accordée aux esclaves, il restait auprès d'eux, instruisant les enfants, et apprenant aux hommes et aux femmes, non seulement les vérités religieuses, mais encore beaucoup de choses utiles et pratiques. »

Quant à la mission des Baptistes sur le Congo et à San Salvador, et à celle que le Comité, dirigé par M. Grattan Guinness, a entreprise le long du cours inférieur du fleuve, avec espoir de la porter au delà de Stanley Pool le long du cours moyen, elles sont encore trop récentes pour avoir pu exercer une grande influence ; toutefois l'intervention des missionnaires a déjà réussi à prévenir des guerres de tribus à tribus.

A l'Orient de l'Afrique les missions les plus anciennes et les plus importantes sont celles de Madagascar où, déjà au XVIIme siècle, les Lazaristes avaient obtenu d'importants succès, lorsqu'une réaction païenne très sanglante les obligea de se retirer. Vers 1814 la société des missions de Londres profita des bonnes dispositions du roi des Howas, Radama, qui

s'efforçait d'abolir la traite, pour commencer une œuvre à Antananarivo. Grâce à ses travaux, à ses écoles et à ses publications, elle vit les païens renoncer en grand nombre à leurs idoles, et leur culture intellectuelle et morale faire de grands progrès. La reine Ranavalona, après s'être emparée du trône par le meurtre de Radama, crut, il est vrai, pouvoir extirper de ses États le christianisme en persécutant de toutes manières ses sujets chrétiens, mais ceux qui réussirent à échapper à la mort en se cachant dans les forêts et les cavernes, déployèrent un tel zèle, que plus on tuait de chrétiens plus le nombre en augmentait. A la mort de la reine en 1861, Radama II permit aux missionnaires de revenir dans l'île, et à leur retour, ils virent accourir à eux des foules de chrétiens fugitifs auprès desquels ils reprirent leurs travaux. Au bout de deux ans, une révolution, dans laquelle le roi périt, ramena sur le trône une reine païenne, Rasokérina; mais celle-ci ayant conclu avec l'Angleterre un traité dans lequel la liberté religieuse était expressément stipulée, diverses sociétés en profitèrent pour y envoyer des agents, porter le christianisme dans les provinces où n'étaient pas établis ceux de la société de Londres : la société pour la propagation de l'Évangile choisit la côte orientale; celle des missions épiscopales, le N. E. de l'île; celle des missions norwégiennes la province des Betsiléos, où des missionnaires romains ont aussi commencé une œuvre. Ces derniers en ont une spéciale à Antananarivo, auprès des lépreux, en faveur desquels ils ont construit 30 cellules disposées en deux corps de logis sur une terrasse. Tandis qu'autrefois ces malheureux, méprisés de tous, réduits à vivre de quelques poignées de riz en paille qu'on leur jetait de loin, et qu'ils devaient ramasser dans la poussière du chemin, mouraient de misère et de désespoir autant que de maladie, aujourd'hui rien ne leur manque; ils sont logés, nourris, habillés, et instruits de leur destinée future, ce qui leur aide à supporter avec patience leur épreuve présente; la joie même rayonne par moments sur leurs visages.

L'influence missionnaire s'est surtout exercée par les écoles des deux sociétés anglaises : celle des missions de Londres, qui en compte 784 avec 44,800 élèves, et celle de l'église épiscopale, qui en a 1504 et 57,380 élèves. Devenue chrétienne, la reine Ranavalona a une église nommée « église du palais » qui, depuis 1875, soutient une société de missions indigènes, dont les agents sont envoyés dans les parties de l'île encore païennes. Une proclamation royale a annoncé la libération des esclaves nègres introduits dans l'île, et l'abolition de l'esclavage domestique ; des mesures ont été prises pour assurer la fréquentation régulière des écoles

et une bonne administration. Le 18 avril dernier, pour couronner les fêtes célébrées à l'occasion de la dédicace du temple de l'« église du palais, » la reine a donné la liberté à un certain nombre de prisonniers politiques.

Ajoutons encore que la presse périodique compte dans la capitale six publications, les unes mensuelles, les autres paraissant tous les deux mois, tirées à 2,500 et 3,500 exemplaires; que le *Antananarivo annual and Madagascar magazine*, publié depuis 1875 par la société des missions de Londres, renferme des articles variés sur la topographie, les produits naturels de l'île, les usages, les traditions, la langue des habitants, etc.; enfin qu'une société savante publie des mémoires qui dénotent un goût prononcé pour les études scientifiques.

A la côte orientale, le missionnaire Krapf, envoyé par la société des missions anglicanes chez les Gallas, étendit ses travaux jusqu'au Zanguebar septentrional, où fleurit surtout aujourd'hui la station de Frere Town près de Mombas, dont la société se propose de faire un centre de civilisation pour l'Afrique orientale, comme Sierra Léone l'est devenu pour l'Afrique occidentale. Quoique de fondation récente, le témoignage que lui rend le voyageur Hildebrandt, généralement peu favorable aux missions, est déjà très digne de remarque. La société des missions anglicanes, dit-il, a acheté en 1875 aux Arabes de vastes terrains sur lesquels elle a commencé à bâtir une ville pour les esclaves libérés. Une école, un hôpital, une église y ont été construits; les nègres occupent de jolies maisonnettes, la plupart avec toit en fer, souvent aussi les murs sont en fer. Une scierie à vapeur façonne les troncs des arbres qui croissent dans les criques; d'habiles menuisiers (Africains libérés élevés aux Indes) en travaillent les planches; des maçons, des forgerons et d'autres artisans y sont assidûment occupés, ainsi que quelques nègres libérés; mais la plupart de ceux-ci reçoivent une instruction intellectuelle.

Plus anciens sont les travaux du P. Horner et ceux de l'évêque anglican Steere à Zanzibar et sur plusieurs points de la côte et de l'intérieur, également en faveur des esclaves libérés. Dans les différents établissements des missions anglaises on leur enseigne les métiers de charpentier, forgeron, imprimeur, agriculteur, etc. Un principe analogue a dirigé le P. Horner. Il commença par recueillir à Zanzibar tous les enfants qu'on amenait au marché des esclaves; bientôt, son œuvre se développant beaucoup, il se trouva trop à l'étroit. Ayant pour maxime qu'il faut moraliser le noir par le travail pratiqué chrétiennement, il alla à la côte étudier l'endroit le plus favorable pour la fondation d'un établissement agricole et se décida pour Bagamoyo. Les chefs ne lui cédè-

rent du terrain qu'après beaucoup de difficultés, mais l'énergie du missionnaire et de ses collègues sut en triompher; ils élevèrent des constructions spacieuses, chapelles, magasins, cases, etc., et la plus grande partie des enfants put être transportée de Zanzibar à Bagamoyo. Malheureusement, en 1872, un ouragan furieux anéantit en moins d'une heure le travail de quatre pénibles années. La mission de Zanzibar éprouva également des dégâts considérables. Malgré la douleur qu'il en ressentit, le P. Horner ne perdit point courage; ses appels furent entendus et en peu de temps la mission put se relever de ses ruines. Aujourd'hui les élèves de la mission de Notre-Dame, à Bagamoyo, cultivent des légumes variés, de belles céréales, des caféiers, des cocotiers, toutes sortes d'arbres fruitiers; 70 à 80 familles et de nombreux orphelins, élevés par les missionnaires, forment une petite ville chrétienne que les noirs appellent « la ville des blancs. » A Zanzibar les missionnaires ont des ateliers dans lesquels on peut faire exécuter n'importe quel ouvrage. Le Frère qui les dirige, ayant travaillé dans de grands établissements d'Europe, est habile mécanicien, et le sultan n'entreprend aucune œuvre sans le consulter. Un navire a-t-il subi quelque avarie dans son hélice ou sa chaudière, un Arabe veut-il installer une sucrerie, le Frère est là. Cet établissement rend de grands services dans le pays. Déjà en 1873 sir Bartle Frere, envoyé à Zanzibar comme ministre plénipotentiaire de la Grande Bretagne, disait dans son rapport au gouvernement britannique, que la mission du P. Horner était un modèle à suivre par tous ceux qui voudraient jamais civiliser et christianiser l'Afrique. Les moyens qui y sont employés nous semblent meilleurs que ceux que paraissent avoir adoptés les missions d'Alger, qui font accompagner leurs missionnaires dans l'Ouganda et dans l'Ouroundi par d'anciens zouaves pontificaux. Sans doute on explique l'adjonction de ces auxiliaires par les conditions spéciales où se trouvent les voyageurs dans ces pays sauvages, par la nécessité de maintenir l'ordre dans une caravane de porteurs, auxquels il faut imposer une discipline presque militaire, par l'obligation où sont les missionnaires de se procurer leur nourriture au moyen de la chasse, qu'ils ne peuvent guère faire eux-mêmes, enfin, ajoute-t-on, ces auxiliaires défendront la mission si elle vient à être attaquée inopinément. Nous craignons beaucoup pour elle l'usage d'autres armes que les armes spirituelles, les seules qu'aient employées jusqu'ici les missionnaires en Afrique. En général ils ont toujours obtenu, soit des rois dans les États desquels ils se sont établis, soit des natifs eux-mêmes, la nourriture dont ils avaient besoin. En outre, il semblerait préférable de profiter des

avantages que peut présenter l'organisation du service des caravanes par la maison de M. Sergère, plutôt que de faire accompagner celle des missionnaires par des auxiliaires armés. La vue de leurs armes, dussent-ils ne s'en servir jamais, fera toujours supposer aux indigènes qu'ils viennent avec des idées de conquête; au lieu de les disposer favorablement, elle leur inspirera de la défiance. Enfin les présents militaires envoyés aux rois de l'intérieur sont bien plus propres à développer leur goût pour la guerre, qu'à les engager à ouvrir leurs cœurs aux paroles d'une religion de paix et de fraternité.

Rappelons encore les missions anglaises du lac Nyassa, dont l'origine se rattache aux explorations entreprises par Livingstone en vue de la civilisation de l'Afrique centrale, et qui ont déjà eu pour effet, en apprenant aux indigènes à mieux cultiver les terres, de faire disparaître la tsetsé des districts cultivés. Mentionnons aussi celles du Victoria Nyanza dont les premiers succès sont compromis pour le moment par le retour de Mtésa au paganisme, sans décourager cependant la société des missions anglicanes, qui vient d'envoyer deux aides à MM. Mackay et Lichtfield demeurés dans l'Ouganda. Un instant nous avons pu craindre que les travaux de la société de Londres, dans les stations à l'Est du Tanganyika, ne fussent arrêtés par la guerre de Mirambo et de Simba, mais d'après le rapport de M. Thomson on peut espérer qu'il n'en sera rien. Mirambo a toujours eu de bons rapports avec les missionnaires; il les a invités à fonder une station dans sa capitale; et même en partant pour sa dernière expédition il a offert de confier le pouvoir, en son absence, au chef de la mission, M. le Dr Southon.

Espérons que les rapports des missionnaires entre eux, et avec les savants et les commerçants, seront toujours ce qu'a pu constater le Dr Dutrieux qui a eu l'occasion de les voir à l'œuvre dans l'Afrique orientale. Après avoir relevé la tolérance et la bienveillance qui règnent dans leurs relations mutuelles, il s'exprime ainsi : « J'ai vu des catholiques et des protestants, je n'ai entendu aucun d'eux parler de telle ou telle forme religieuse; ils ne parlent que de l'idée chrétienne. Je les ai vus rendre tous les services possibles aux voyageurs de toute nationalité, prêtres ou laïques, se souvenant que tous les éléments civilisateurs sont frères et doivent être frères vis-à-vis des sauvages. »

Il n'y a pas trop de tous les efforts réunis pour triompher de la barbarie, mais les progrès réalisés depuis moins d'un demi-siècle, sur tous les points de l'Afrique païenne, à l'ouest, au sud et à l'est, sont un gage de succès pour l'avenir. Des peuplades errantes sont devenues sédentaires;

là où autrefois l'on ne trouvait qu'un désert ou des huttes misérables, l'on voit s'élever autour des bâtiments de culte, des écoles, un village, une ville, où chacun vit sous son toit, récolte les fruits des arbres qu'il a plantés lui-même, se livre à un commerce honnête, ou exerce une industrie beaucoup plus développée que celle qu'il pratiquait primitivement. La polygamie a disparu des communautés chrétiennes ; la sorcellerie, les sacrifices humains, le cannibalisme se retirent également devant l'influence du christianisme ; là où, il n'y a pas 40 ans, les tribus indigènes étaient en lutte à mort les unes avec les autres, où il ne resterait que peu de noirs si les missionnaires n'étaient pas venus, les natifs ont déposé leurs haines traditionnelles ; ils comprennent qu'ils ont dans ces blancs leurs amis les plus fidèles et les meilleurs, et en cas de conflit ils sont disposés à prêter l'oreille aux conseils de ces messagers de paix. D'autre part, les hommes qui ont le plus d'influence sur l'opinion publique proclament que ce qu'il y a de mieux à faire pour le progrès des noirs, c'est de les amener au christianisme, qui détermine de plus en plus un foyer civilisateur, tend à relever la race noire tout entière et à la faire entrer, comme toutes les autres, dans ce courant rénovateur qui doit changer la face du monde.

LE CANNIBALISME EN AFRIQUE

L'odieuse coutume de manger de la chair humaine provoque chez nous un sentiment d'horreur et de répulsion invincible. La seule lecture de traits de cannibalisme nous inspire un profond dégoût. Cependant, comme ce fléau existe chez un grand nombre de peuplades africaines, nous devons aux lecteurs de notre journal d'étudier ce fait important.

Les savants ne sont guère d'accord sur la cause à laquelle il faut faire remonter l'origine du cannibalisme. Les uns y voient un des restes de l'état de barbarie dans lequel vivait l'homme primitif, d'autres croient que cette habitude prouve une déchéance morale ; ceux-ci, observant que les peuples pasteurs ne sont pas anthropophages, prétendent que cette coutume s'introduit chez une peuplade par suite de l'absence du chien, le gardien des troupeaux ; enfin, il en est qui croient que le cannibalisme ne provient que de l'excès de misère chez une nation et de l'excès d'aridité du pays qu'elle habite.

Aucune de ces causes, qui peut-être peuvent s'appliquer aux habitants des nombreuses îles de la Polynésie, n'a engendré le cannibalisme chez